

Vêtue d'une robe de toile lilas, de la couleur et de la fraîcheur d'une pervenche nouvellement dépliée, Louise ne portait pas de traces de sa visite à l'étable, et s'il se fût écoulé plus de quelques minutes depuis le moment où Batiste était allé la prévenir de l'arrivée de son cousin, celui-ci eût pu croire qu'elle venait de refaire une toilette en son honneur. Souriante, mais calme, car sa première émotion était passée, la jeune fille s'avança vers Frédéric et le reçut avec une grâce parfaite.

Frédéric fut si ému de revoir Louise embellie par cet été passé en plein air au milieu des fleurs, qu'il sut gré à Olympie de fournir sa note aigre-douce à la conversation; les questions moqueuses sur la santé du mouton lui permirent de se remettre de son trouble, et, au bout d'un instant, il put plaisanter légèrement sa cousine sur les talents qu'elle tenait cachés avec le même soin que d'autres mettraient à s'en parer.

Louise allait répliquer gaiement, car elle n'était jamais embarrassée pour ces sortes de luttres enjouées, et savait à merveille se tenir aussi loin d'une susceptibilité ombrageuse que de cette mollesse qui fait qu'on s'abandonne, soi, ses habitudes et ses opinions, à qui sait bien railler; mais la porte s'ouvrit de nouveau, et Batiste vint poser sur un guéridon le petit carton vert que Frédéric avait vu entre les mains du père Fontaine.

— Qu'est-ce que cela, Batiste? demanda Louise.

— Le père Fontaine vous apporte ce carton de Mâcon, Mademoiselle, et il est là qui voudrait bien vous parler.

— Qu'il entre donc, il arrive fort à point, répondit-elle.

— Tu es vraiment trop bonne avec tous ces paysans, ma chère Louise, dit Olympie, ne devrais-tu pas leur assigner une heure au lieu de te laisser déranger par eux à chaque instant? Allons, recois celui-ci, puisqu'il est là et que tu as